

## II

Madame, l'ancienne pièce de théâtre que j'ai citée est une tragédie, bien que le héros n'y soit pas égorgé, et qu'il n'y égorge pas. Les yeux de l'héroïne sont beaux, très-beaux... Madame, ne sentez-vous pas l'odeur de violette? Ses yeux sont si beaux et si bien aiguisés, qu'ils me pénétrèrent dans le cœur comme des poignards, et sortirent certainement par le dos, regardant de l'autre côté. — Mais je ne mourus pas de ces yeux assassins. La voix de l'héroïne est aussi très-belle... Madame, n'entendez-vous pas chanter un rossignol? Une belle voix, une voix soyeuse, un doux tissu des tons les plus ravissants, et mon âme en fut enveloppée, et s'étrangla et se tourmenta. Moi-même (c'est le comte du Gange qui parle maintenant, et l'histoire se passe à Venise), moi-même je me sentis plus d'une fois las de tous ces tourments, et je pensais déjà à mettre fin à l'histoire dès le premier acte, et à me faire sauter mon bonnet de fou avec la tête. Je me rendis à cet effet dans un magasin de nouveautés situé strada Bursta, où je trouvai

une paire de beaux pistolets exposés dans la montre. Je m'en souviens encore très-bien, ils étaient placés à côté de rians joujoux en nacre et or, de cœurs de fer suspendus à des chaînes d'or, de tasses de porcelaine avec de tendres devises, de tabatières à jolies peintures : par exemple, la divine histoire de Susanne, Lédà avec le cygne, l'enlèvement des Sabines, Lucrèce, grosse vertu, le sein nu, et se frappant avec un poignard, après coup, la belle Féronnière, enfin tous visages séducteurs... Mais je n'en achetai pas moins les pistolets, sans beaucoup marchander, j'achetai aussi de la poudre et des balles; je m'en fus ensuite à la taverne du signor Zampetto, et me fis apporter des huîtres et un grand verre de vin du Rhin.

Je ne pouvais manger, je pouvais encore moins boire. Des larmes brûlantes tombèrent dans le verre, et dans ce verre je vis ma douce patrie, le Gange sacré aux eaux bleues, l'Himalaya éternellement resplendissant, les gigantesques forêts de bananiers, où passaient avec calme les prudents éléphants et les blancs pèlerins; des fleurs, étranges comme les produits d'un rêve, me regardaient avec une pitié secrète, de merveilleux oiseaux au plumage d'or criaient leur joie, les rayons du soleil et les singes lutins se jouaient autour de moi, des lointaines pagodes arrivaient les pieuses harmonies des prières sacerdotales, et, au travers de ces bruits, dominait la voix douloureusement plaintive de la sultane de Delhi... Sur les tapis de son harem elle courait comme

une folle, déchirait ses voiles d'argent, culbutait l'esclave noir qui tient l'éventail de paon, pleurait, tempêtait, criait... Mais je ne pouvais la comprendre : la taverne du signor Zampetto est éloignée de trois mille lieues du harem de Delhi, et puis la belle sultane était morte depuis trois mille ans... Et je bus coup sur coup, je bus ce vin, lumineux et rayonnant, et cependant il fit de plus en plus sombre dans mon âme, qui devint toujours plus triste... Je fus condamné à mort. . . . .

Quand je remontai l'escalier de la taverne, j'entendis sonner la cloche des suppliciés; les flots de la foule s'écoulaient dans la rue; mais, moi, je me mis au coin de la strada San-Giovanni, et récitai le monologue suivant :

Dans les vieux contes il y a des châteaux d'or,  
Où résonnent les harpes, où dansent les jeunes filles,  
Où brillent les riches livrées, où le jasmin,  
Et le myrte et la rose épandent leurs parfums...  
Et pourtant une seule parole de désenchantement  
Fait en un instant tomber tout cet éclat en poudre,  
Et il ne reste rien que de vieilles ruines,  
Des oiseaux nocturnes et des marécages.  
C'est ainsi que moi, par une seule parole,  
J'ai désenchanté toute la nature fleurie.  
Elle est maintenant étendue, inanimée, froide et livide  
Comme le cadavre paré d'un roi,

Auquel on a fardé les os des joues  
Et mis encore un sceptre dans la main.  
Mais les lèvres sont jaunes et fanées,  
Parce qu'on a oublié de les peindre également en rouge;  
Et les souris s'ébattent autour du nez royal,  
Et insultent insolemment au grand sceptre.

Il est généralement reçu, madame, qu'on se tient un monologue avant que de se brûler la cervelle. La plupart des hommes profitent, dans cette occasion, de celui de Hamlet : *Être ou n'être pas*. C'est un bon passage, et je l'aurais volontiers cité ici; mais chacun se préfère: et quand on a écrit, comme moi, des tragédies où se trouvent de tels discours d'adieux, comme, par exemple, dans mon immortelle tragédie d'*Almanzor*, il est bien naturel que l'on donne la préférence à ses propres vers, même sur ceux de Shakspeare. Dans tous les cas, ces sortes de sermons sont un usage très-louable. On gagne au moins du temps par là. — C'est ainsi que je m'arrêtai quelque temps au coin de la strada San-Giovanni, et lorsque j'étais là, comme un criminel condamné à mourir, tout à coup je la vis venir, elle!

Elle portait une robe de soie bleu de ciel, et son chapeau rose; et ses yeux me regardaient si doucement, son regard chassait si bien la mort, il donnait si bien la vie!... Madame, vous avez lu dans l'histoire romaine que, dans la vieille Rome, lorsque les vestales rencontraient sur leur chemin un criminel que l'on conduisait

au supplice, elles avaient droit de lui faire grâce, et le pauvre malheureux conservait sa vie... D'un seul regard elle m'avait sauvé de la mort, et j'étais devant elle, animé d'une nouvelle existence, et comme ébloui de l'éclat de sa beauté... Elle passa et me laissa vivre.